Wilhelm Furtwängler conducts Schumann & Beethoven

aud 91.441

EAN: 4022143914415

Diapason (Patrick Szersnovicz - 01.01.2019)

[redacted]ann - Ouverture de Manfred

Le cas Furtwängler

[...] Abrupt et péremptoire à Leipzig, Abendroth mérite d'être connu pour le climat intense qu'il ménage sans interruption (Tahra, 1944). Aussi fébrile mais plus désordonné, Schuricht ne manque pas non plus de qualité avec le LPO (Decca, 1948). Mais les sommets de cette décennie viennent avec Wilhelm Furtwängler. Surplombant ses trois témoignages, la version live du 18 décembre 1949 avec les Berliner Philharmoniker (DG) demeure unique par ses incroyables contrastes entre tragique intime et révolte déchirante. Sa maîtrise absolument unique du temps musical se retrouve dans la version studio (24 janvier 1951) avec le Philharmonique de Vienne (Warner), plus subtil et discipliné, comme dans le live du 26 août 1953 au Festival de Lucerne (Audite). […]

»audite« Ludger Böckenhoff • Tel.: +49 (0)5231-870320 • Fax: +49 (0)5231-870321 • info@audite.de • www.audite.de

Le cas Furtwängler

Abrupt et péremptoire à Leipzig, Abendroth mérite d'être connu pour le climat intense qu'il ménage sans interruption (Tahra, 1944). Aussi fébrile mais plus désordonné, Schuricht ne manque pas non plus de qualité avec le LPO (Decca, 1948). Mais les sommets de cette décennie viennent avec Wilhelm Furtwängler. Surplombant ses trois témoignages, la version *live* du 18 décembre 1949 avec les Berliner Philharmoniker (DG) demeure unique par ses incroyables contrastes entre tragique intime et révolte déchirante. Sa maîtrise absolument unique du temps musical se retrouve dans la version studio (24 janvier 1951) avec le Philharmonique de Vienne (Warner), plus subtil et discipliné, comme dans le *live* du 26 août 1953 au Festival de Lucerne (Audite).

Figures de sobriété

Moins sombre, Kempe n'offre pas la même hauteur de vue avec le Philharmonique de Berlin (Testament, 1956), quoique l'ombre de Furtwängler plane encore sur ses musiciens. Avec eux toujours, André Cluytens (Warner, 1957) privilégie la majesté sonore et

Un chant d'amour qui se meurt de ne pouvoir atteindre son objet.

l'ampleur de l'architecture ; il prolonge ainsi l'approche de Rudolf Kempe, dans une lecture parfaitement aboutie. A cette conception émouvante par sa sobriété répond, presque dix ans plus tard, celle d'Otto Klemperer (Warner, 1966), dans l'un de ses meilleurs disques avec le New Philharmonia. Incarnation grave et blessée, inoubliable.

Une tout autre forme de sobriété apparaît dans la première gravure de Carlo Maria Giulini : l'anxiété du héros maudit y gagne une sveltesse, un élan, un raffinement inouïs, sans rien perdre de ses vertiges. Et nous goûtons là les plus beaux phrasés de la confrontation (Warner, 1958). Beaucoup plus connu, le *remake* de 1981 prend une tournure assez différente. Une respiration large libère la phrase, et le chef impose au Los Angeles Philharmonic un cantabile d'une tension admirablement contenue (DG). A la fois grandiose et intériorisé : Giulini tel qu'en lui-même.

Etincelles et feu sacré

Aux antipodes, nous retrouvons Carl Schuricht, avec cette fois l'Orchestre symphonique de la Radio de Stuttgart (Adès/Scribendum, 1960). Ils jouent l'œuvre comme si elle introduisait à un véritable opéra, friands de tempos vifs, de légèreté, de brillant.

Dans un style pareillement direct et vivant, mais avec une matière sonore beaucoup plus ronde et dense, Rafael Kubelik obtient une certaine clarté du Philharmonique de Berlin (DG, 1963). La chaleureuse plasticité de leur travail n'interdit pas les élans parfois nerveux que l'œuvre appelle.

Plus anguleux, Ernest Ansermet vise l'allègement maximal avec la Suisse romande (Eloquence, 1965). Un geste si classique et épuré chez Schumann ne fera certes pas l'unanimité. Mais l'intelligence du propos, oui.

Enregistrées à peu près à la même époque (bénie), deux autres versions ont renouvelé la question avec génie. C'est Bernstein, qui fascine par son dramatisme exacerbé, ses prises de risques (assumées par un somptueux New York Philharmonic) et son désespoir empreint d'une sorte de feu sacré (Sony, 1958). C'est également George Szell qui, à Cleveland, ose un tempo d'enfer. S'il concilie une transparence absolue et une rythmique implacable, c'est malgré tout au prix d'un certain manque d'ombre et de mystère. Peu importe : il faut avoir entendu cela (Sony, 1959)…

Derniers sommets

Surprise des écoutes comparées : la vision frémissante et désolée, éminemment personnelle, de Giuseppe Sinopoli avec le Philharmonique de Vienne (DG, 1983). Le chef ose des inflexions d'une grande dynamique, magistralement articulées, étourdissantes de souffle.

Du côté des intégrales enfin, le choix est vite fait : seul Mario Venzago, en marge d'une excellente version des symphonies, rend pleinement justice à l'ambivalence poétique de la « musique de scène », et notamment aux climats étranges des mélodrames. L'Ouverture est aussi fantastique, Venzago exaltant sa progression organique avec une exemplaire probité (Philharmonische Werkstatt Schweiz, MGB, 1994).

Wilhelm Furtwängler (à gauche), Carlo Maria Giulini (*ci-dessous*) sont rejoints sur le podium par un outsider : Giuseppe Sinopoli (*ci-dessus*).

LE QUATUOR GAGNANT

Visionnaire — Wilhelm Furtwängler/Berlin (1949, DG).

Héroïque — Leonard Bernstein/ New York (1958, Sony).

Limpide — Carlo Maria Giulini/ Philharmonia (1958, Warner).

Frémissant — Giuseppe Sinopoli/ Vienne (1983, DG).

PLAGE 9 DE NOTRE CD